

Pierre SALOMON

Le paradoxe de Montaigne

**Monographie pour la certification de superviseur
d'équipes de travailleurs sociaux**

Années : 2013-2014 XVI^{ème} promotion

Institut Européen Psychanalyse et Travail Social

Montpellier



Introduction

Formation de superviseur, promotion XVI. Cela commence fort : dès le premier tour de table, Jean Xavier évoque son passage du divan au fauteuil comme une démarche de transmission, un devoir de restitution, en quelque sorte, de ce qu'il a reçu. Du moins, c'est ainsi que je l'entends. Du peu qu'ont pu m'apporter trois semaines de séminaire sur la connaissance de l'homme, ou plus exactement pour la construction de l'image que je m'en suis fait, ce mot de « devoir » dissonne dans sa bouche. Non que je mette en cause sa qualité d'homme de devoir, mais du fait que celle d'homme libre me semble contradictoire à mettre le devoir à l'origine de ses engagements. Jean Xavier me pardonnera sans doute cette incise qui le concerne et que je ne m'autorise¹ (!) qu'en ce que ce mot : « devoir », et ce qu'il recouvre, me semble, à ce stade de cette écriture, au cœur de l'énigme dont le frugal quant au contenu mais pointilleux quant à la forme « cahier des charges » qui nous a été remis en début de formation préconise qu'elle fasse point d'ancrage du questionnement monographique. Des lors, je prends conscience que, derrière le mobile qui fonde et légitime ma démarche de formation et que je suis convié à mettre en mots lors de ce même tour de table, se trouve encore la question qui m'occupe : « suis-je autorisé à poser ma plaque en tant que psychanalyste ? ». Conscient que derrière cette formulation, c'est bien de mon désir à le faire qu'il est question, mais que cette conscience que j'ai de la place du désir dans cette histoire ne permet pas à elle seule d'évacuer le point de vue depuis lequel j'énonce cette hésitation au bord du trou : ma propre analyse menée à un terme conjointement convenu par l'analyste et moi-même m'autorise t elle, malgré la faiblesse de mon savoir théorique, à faire cette démarche ?

Sans confusion des rôles de l'analyste et du superviseur, qu'ils partagent une place de supposé savoir, induit, en ce qui me concerne, un questionnement de même nature quant à ma légitimité de superviseur. De ce fait, essayer de chercher ici quelques instants d'histoire et quelques bribes de connaissance qui contribuent à résoudre cette énigme ne me semble donc pas hors sujet d'une monographie produite dans le cadre d'une formation à cette fonction, ou plutôt préparatoire à occuper cette place.

Dans ce moment du tour de table, ce que j'entends des propos de Jean Xavier m'amène à considérer la légitimité, non plus comme privilège issu d'un droit, mais également exigence résultante d'un devoir. Et à me départir de l'opposition binaire du distique droit qui autorise/devoir qui contraint pour considérer que c'est, presque à l'inverse, le devoir qui légitime et le droit qui engage.

Dès lors, cette question de la légitimité s'énonçant à partir de celle du savoir, devient pour moi évident, ou plus exactement se confirme l'évidence que l'une des énigmes qu'a laissée presque entière un long travail d'analyse réside dans mon rapport au savoir, au savoir « académique » plus précisément, ou plus exactement dans ma défiance vis à vis de toute figure de maître ayant pour mission de me le transmettre.

¹ Et après avoir obtenu son accord de le nommer dans ce document

Enigme

« L'analyste ne s'autorise que de lui même... et de quelques autres ». Cette proposition de LACAN, qui curieusement m'accompagne depuis bien avant que j'en prenne connaissance par la lecture, pourquoi ne m'en suis je pas saisi pour légitimer cette posture, manifeste dès ma plus jeune enfance, de défiance vis à vis des institutions dans lesquelles est supposé siéger le savoir ? Pourquoi au contraire, ces « quelques autres » font ils point de butée à ce que je ne m'autorise que de moi-même, alors que c'est ce que je pensais avoir toujours fait en refusant l'école, ses règles, le savoir des maîtres qui y officient et les « devoirs » qu'elle m'intimait de produire ? Bien entendu, je n'ai jamais été totalement dupe du fait que l'argument de la liberté de penser par soi même est trop simpliste et univoque pour éclairer ce rapport contentieux au savoir et à ceux qui sont supposés le détenir et le transmettre, mais j'ai dû, bon an mal an, m'en contenter longtemps... A ce propos, énigme au cœur de l'énigme, l'amalgame entre le savoir et ceux qui le détiennent est à interroger. Il ne va pas de soi que la résistance à s'imprégner des livres soit de même nature que celle à reconnaître la légitimité à m'ouvrir à leur contenu de celui qui les a étudiés avant moi...

Hypothèse

C'est peut être du côté de mon rapport particulier à l'institution scolaire, marqué par une période d'introversion silencieuse et soumise presque neurasthénique¹ à laquelle a succédé un temps d'insoumission violente, qu'il faut aller chercher quelque éclairage de ce qui fait nœud entre la question du savoir, celle de la légitimité et celle du rapport au maître².

Cette histoire scolaire étant intimement liée à quelques épisodes fondamentaux concernant la question du nom, que ce soit de celui du père ou des autres appellations qui m'ont momentanément désigné, je pressens dès ce stade de formulation de l'hypothèse qu'il me faudra sans doute aller chercher aussi du côté d'un autre « tube » ou best seller des énoncés lacaniens, le nom du père ou les non dupes errent...

¹ « L'homme véritablement silencieux est celui qui se tait quand il a quelque chose à dire » Samuel BECKETT.

² Lors d'une relecture en cours d'élaboration de ce texte, le lien entre la question de ce qui fait « nœud » et la forme ternaire de mon questionnement « savoir-légitimité-maitre » me ramène aux 3 ronds de ficelle de Lacan : « Seulement, si, pour vous soumettre à une conception de l'espace où le point se définit ... par le coinçage... vous vous apercevez que ce n'est pas en raison, comme ça, d'une scansion qui va du meilleur au pire, du Réel à l'Imaginaire en mettant au milieu le Symbolique, c'est pas en raison d'une préférence quelconque que vous devez vous apercevoir que, à prendre les choses par le coinçage, autrement dit par le nœud borroméen : un rond de ficelle est le Réel, un rond de ficelle est le Symbolique, un rond de ficelle est l'Imaginaire. Eh bien ne croyez pas que toutes les façons de faire ce nœud soient les mêmes ! » Séminaire du 13 novembre 1973, dans la transcription « Espaces Lacan » : <http://espace.freud.pagesperso-orange.fr/>

Développement

Il faut donc revenir à l'école ! Et faire ses devoirs en rédigeant cette ☹️🧠💀🌪️🌧️ de monographie !

L'apparence physique et le nom constituent l'essentiel des ressources à partir desquelles, comme un second baptême, un sobriquet est souvent attribué aux enfants lorsqu'ils entrent à l'école. Moi, c'était « Mon salaud », évidente altération de mon patronyme. Difficile à porter, certes, mais pas forcément pire que certains autres. Je ne suis pas convaincu que le caractère plus ou moins dégradant, plus ou moins insultant de ces surnoms, qui constituent en quelque sorte un élément important du rite de passage¹ à ce premier² espace de socialisation hors de la famille, soit un élément déterminant dans la « réussite » ou l'« échec » de l'intégration.

En ce qui me concerne, conscient que ce ne peut être que l'une des clés de l'énigme, je fais encore aujourd'hui le lien entre ce sobriquet et le rapport complexe que j'ai longtemps entretenu avec ce nom ainsi qu'avec celui qui me l'a transmis. Il est fréquent, paraît-il, que les enfants éprouvent à un stade de leur développement, le sentiment d'être étranger à leur propre famille. Un épisode particulier de l'histoire de la mienne a sans doute ancré chez moi ce sentiment plus durablement qu'il n'est habituel.

¹ On a souvent tendance à limiter les rites de passage à ceux qui se pratiquent au moment du passage de l'enfance à l'âge adulte marqué principalement par la puberté (communion, scarifications...) et par le départ du cercle familial (bizutage, service militaire...). Cependant, Arnold Van GENNEP définit bien les rites de passage comme l'ensemble de ceux « *qui accompagnent chaque changement de lieu, d'état, de position sociale et d'âge* ». Si chacun de ces changements génère ses rites, je pose l'hypothèse que l'entrée à l'école doit avoir les siens. On m'opposera sans doute que l'attribution d'un sobriquet n'est ni suffisamment systématique ni suffisamment codifiée pour constituer un véritable rite. Je n'ai pas trouvé d'étude spécifique qui vienne valablement réfuter cet argument, mais j'observe que dans les groupes d'enfants, le recours fréquent à « Machin » pour désigner un nouveau venu tant que le groupe ne l'a pas débaptisé ou n'a pas admis son nom usuel ne peut résulter du déficit de mémoire des membres du groupe rarement atteints d'Alzheimer à cet âge là. A partir de l'adolescence, cette pratique disparaît et le nouveau venu est généralement appelé par son prénom ; par son patronyme dans la sphère professionnelle bien que l'usage du prénom y ait aussi tendance à se répandre. La fausse étymologie « auto nommie » peut elle nous éclairer pour faire l'hypothèse que c'est lorsqu'il a terminé un processus de séparation psychique et que s'ouvre le processus de séparation sociale qu'inaugure l'adolescence que le groupe admet pour un nouveau membre le nom par lequel il « s'auto nomme » ?

² Pour ma génération. Aujourd'hui, c'est plus souvent à la crèche que se situe ce premier passage. Il serait intéressant d'étudier quels rites l'accompagnent, à ce stade où le langage n'est pas acquis.

L'origine judaïque de mon patronyme et le fait que mon père, pendant l'occupation allemande ait dû pour cela justifier son appartenance par le baptême à l'église catholique, ainsi que ce que j'ai pu imaginer alors du rapport qu'il entretenait lui-même avec ce nom¹, tout ceci a contribué, sans doute, à mon extrême ambivalence entre fierté et rejet². Au cours du travail d'analyse, j'ai pris conscience que ce que je m'efforçais de présenter comme une parfaite indifférence à mon père et qui participait d'une tentative de nier tout à la fois son nom et son « non », me permettant ainsi de ne me prétendre inscrit ni dans une histoire ni dans une loi, était en fait le masque d'une tenace haine à son endroit née du reproche lié au sentiment qu'il ne m'ait inscrit ni dans l'une ni dans l'autre. Si ce travail d'analyse m'a permis de retrouver un rapport apaisé avec lui et le nom que nous partageons en héritage, il semble, à l'épreuve de cette présente écriture, qu'il me reste quelque chemin à faire pour admettre que ma liberté n'est pas conditionnée au refus d'assumer une inscription dans le temps des autres par les mots que j'ai en partage avec eux. Pour ce qui est de la loi, je crois que ce chemin est fait, bien que d'avoir fait une compagne familière de la phrase de Brassens³ : « *je suis un anarchiste au point de toujours traverser dans les clous afin de n'avoir pas à discuter avec la maréchaussée* », autorise à ne pas totalement forclure la question !

Dans un registre plus joyeux, sans doute par un processus permettant par le jeu de dédramatiser une situation pénible, faut-il voir dans cette permutation de syllabes une des possibles origines de mon goût prononcé pour l'art de décaler les sons, plus connu sous le nom de contrepèterie⁴... J'y reviendrai peut-être.

D'ici là, je laisse en attente Mon Salaud et Salomon pour aborder un second épisode qui, dans mon histoire, relie l'école et le nom. Que les esprits moqueurs s'abstiennent de tout commentaire concernant le « passage » qui suit.

J'ai changé de collègue en cinquième. Je n'ai pas souvenir d'avoir fait de dictée d'anglais en sixième. Toujours est-il que ma première expérience de cet exercice tournât à ma plus grande honte. Non initié par mon précédent maître d'anglais en 6^{ème} (qui soit dit en passant était une

¹ Un jour, j'avais une dizaine d'années, j'ai trouvé dans sa bibliothèque un livre édité pendant l'occupation portant sur l'origine des noms de familles. Ce livre donnait à SALOMON une origine germanique, voire teutonique, dérivant de « SALAMAN ». Malgré l'évidence, du fait de sa date d'édition, que ce livre était de circonstance, j'ai longtemps eu un doute sur l'origine de mon patronyme, jusqu'à ce qu'un homonyme passionné de généalogie, il y a une dizaine d'années, apprenne à ma famille que nos ancêtres juifs ont été chassés d'Espagne par Isabelle la Catholique, en juillet 1492, après qu'avec la chute de Grenade, celle-ci considère qu'elle n'avait plus besoin des juifs. Ironie du sort pour moi qui ai été élevé par une femme entretenant avec la religion catholique une relation véritablement hystérique. Cinq siècles après ! ... Ces intégristes sont vraiment obstinés !

² « *Je m'étonnais encore de ces ronds de famille, flânant de mort en mort et que le deuil habite. Je m'étonnais surtout d'être de ce troupeau, qui m'apprenait à pleurer, que je connaissais trop. J'avais l'œil du berger et le cœur de l'agneau* ». Mon enfance, J. BREL

³ Que j'ai curieusement attribué à Léautaud jusqu'à la vérification à laquelle la citer ici m'a contraint.

⁴ Ou la métaphore au plan sémantique de l'image inversée du stade du miroir !

jolie professeuse, « maitresse » serait ici trop prétentieux) à la désignation des ponctuations, j'opérais la scansion de ma copie par des « comma » et « full stop » en toutes lettres, et bien évidemment, mal orthographiés ! Lors de la correction, la professeuse de 5^{ème}, dont la pédagogie sommaire et le caractère emporté n'incitait pas à qualifier de généreuse ou d'opulente son imposante morphologie, se fit un plaisir de me moquer devant tous mes camarades. Outre une transmutation radicale de mon inhibition en rébellion farouche à l'endroit de la figure du maître et de l'institution scolaire, j'héritai de cet épisode un curieux sobriquet : « full stop ». Je passai de « mon salaud » à un ridicule petit point outre Manche ! Allai-je y gagner au change ? Rien n'était moins certain, d'autant plus que la traduction littérale « arrêt complet » n'ouvrait guère de perspective plus mobilisatrice¹...

Nous étions en 1971. Je restai à ce « point » d'immobilité jusqu'à ce que le tube de l'été vînt me permettre de m'en déloger. Cette année là, il s'agissait d'une chanson en anglais chantée par Gilbert Montagné : « the fool ». Ce qui tend à prouver que l'humour est aveugle² ! Dès les premiers jours de la rentrée en 4^{ème}, un camarade à qui je ne pourrai jamais témoigner toute ma gratitude, a opéré le glissement sémantique de mon nom devenu d'usage de « full stop » en « the fool » : l'imbécile. Me voici donc intronisé idiot du village. A défaut d'être très reluisante, cette fonction a au moins le bénéfice de la singularité³. Et ouvre l'opportunité de l'incarner en fou du roi, celui qui tire de la redoutable responsabilité de divertir le monarque le privilège de pouvoir se soustraire à la loi commune.

Ici encore, mon écriture me conduit à la rencontre de Lacan. En feuilletant le livre VII du « séminaire », fidèle au statut de cancre qui cherche dans les têtes de chapitre le mot qui lui évitera une lecture exhaustive du bouquin, je tombe sur « *Fool et Knave*⁴ ». Quelques pages plus loin, Lacan développe : « *Sot, ou encore demeuré, terme assez joli pour lequel j'ai quelque penchant, ces mots n'expriment qu'approximativement un certain quelque chose pour lequel ... la langue et l'élaboration de la littérature anglaise me paraissent fournir un signifiant plus précieux. Une tradition, qui commence à Chaucer⁵, mais qui s'épanouit pleinement dans le théâtre du temps d'Elisabeth, se centre en effet autour du terme de fool.*

¹ J'avais échappé à « Coma », c'était déjà ça !

² L'humour en anglais, surtout ! Je ne sais pas si l'anecdote est réelle, mais on raconte que Ray Charles, un jour agacé par les apitoiements larmoyants d'une journaliste sur sa cécité lui aurait dit : « *je me console en pensant que j'aurai pu être noir !* »

³ « *Un jour je me ferai cul de jatte, ou bonne sœur ou pendu, enfin un de ces machins où je ne serai jamais plus le suivant, le suivant, le suivant...* » Jacques BREL.

⁴ Jacques LACAN, Le Séminaire, livre VII, l'éthique de la psychanalyse, éditions du Seuil. Chapitre XIV : L'AMOUR DU PROCHAIN, page 211

⁵ Dont Wikipédia m'apprend que : « *son parcours éducatif est incertain* » et que « *rien ne permet d'affirmer qu'il soit jamais passé sur les bancs de l'université* » !

Le fool est un innocent, un demeuré, mais par sa bouche sortent des vérités, qui ne sont pas seulement tolérées, mais mises en fonction, de par le fait que ce fool est quelquefois revêtu des insignes du bouffon. Cette ombre heureuse, cette foolerie fondamentale, voilà ce qui fait à mes yeux le prix de l'intellectuel de gauche.

A quoi j'opposerai la qualification de ce pourquoi la même tradition nous fournit un terme strictement contemporain, et employé de façon conjuguée ... , celui de knave.

Le knave se traduit à un certain niveau de son emploi par valet, mais c'est quelque chose qui va plus loin. Ce n'est pas le cynique, avec ce que cette position comporte d'héroïque. C'est à proprement parler ce que Stendhal appelle le coquin fieffé, c'est-à-dire, après tout, Monsieur Tout-le-Monde, mais un Monsieur Tout-le-Monde avec plus de décision »

Cette assignation au rôle de bouffon inaugura pour moi une année de 4^{ème} au cours de laquelle la mise en actes insolents et violents de cette hostilité vis à vis des maîtres et de l'institution a pu faire illusion pour moi que je pouvais m'affranchir de toute autorité (ne m'autoriser que de moi-même ?). A tel point que l'accumulation des heures de colle, dépassant la capacité des mercredis et samedis restant jusqu'aux vacances, me rendait de fait inaccessible à la sanction. Cette année là, un instant d'inattention d'un surveillant m'ayant donné l'opportunité de lui subtiliser ses clefs, je décidai avec un camarade d'aller nuitamment saccager le collège. Après deux virées nocturnes assez dommageables pour nos salles de cours et les labos de sciences, j'attendis vainement mon complice, au cours de la troisième nuit. Morphée est à cet âge un adversaire redoutable ! Je commis l'erreur fatale d'attendre mon ami au-delà du raisonnable, et ce fut une paire de flics qui me ramenèrent chez moi, vers deux heures du matin, accueillis par mon père qui pour être en costume de nuit n'en fut pas moins fort médusé.

Ce haut fait d'armes ne tarda pas d'être connu de tous. Il nous valut, bien entendu, une aura durable auprès de nos camarades de classe. Avec mon coéquipier, devenu à l'âge adulte un ami et qui connut un destin rocambolesque et tragique, je n'ai jamais échangé au sujet de la façon dont il avait vécu ces événements, plus particulièrement cette soudaine gloire. Pour ce qui me concerne, elle m'a conféré un statut particulier auprès de mes pairs. Une espèce d'inclusion au groupe sans avoir eu à en payer le prix d'un rituel humiliant ou douloureux commun à tous ses membres. Mais à une place singulière tout de même, plus particulièrement auprès de ces « quelques autres » dont le leadership à ces âges barbares repose essentiellement sur l'aptitude à la bagarre. J'imagine que c'est par sa difficulté supposée supérieure à tout autre rituel pratiqué au sein du groupe que cet acte de bravoure réalisé à l'extérieur de lui conduisait chacun de ses membres à me reconnaître une place, sans pour autant que des attachements ou des intimités avec certains d'entre eux me permettent de me considérer vraiment comme « un des leurs ». Déjà préfiguration d'une possible position du « Plus 1 » ?

Cette année de 4^{ème} consacra donc mon hostilité durable à l'égard de l'institution scolaire. Pour ce qui est de mon rapport au savoir, ce fut moins univoque. J'avais la chance d'avoir quelques facilités en français et en mathématiques, à partir desquelles je commençai à construire une classification des matières. D'un côté, celles pour lesquelles il fallait se soumettre à l'effort d'apprendre, de l'autre, celles pour lesquelles il suffisait de comprendre.

Je n'ai toujours pas aujourd'hui les clefs pour décrypter l'origine de cette partition binaire et simpliste. Toujours est-il que je m'appliquai de façon caricaturale à exceller dans les domaines pour lesquels ma compréhension suffisait, le français et les mathématiques, plus tard la physique et la philosophie, ainsi qu'à entretenir une ignorance crasse pour ceux dont l'exploration nécessitait de me soumettre au travail d'apprentissage et de mémoire exigé par l'enseignant (à peu près toutes les autres matières). Je poussai cette logique jusqu'à trouver seul la démonstration des théorèmes de mathématiques pendant les autres cours (l'anglais et l'espagnol avaient pour cette occupation ma préférence), afin de ne rien devoir au professeur lorsque celui-ci déroulerait au tableau le cheminement logique de leur démonstration. Ce dernier, lassé de me dire que la démonstration de tous les théorèmes utilisés dans mes compositions constituait la preuve que je ne les connaissais pas par cœur, finit un jour par m'enlever 6 points sur une copie parfaitement juste, tant du point de vue du raisonnement que de celui des résultats. J'en éprouvai tout à la fois une grande fierté et un profond sentiment d'injustice. En seconde, mon professeur de physique et chimie, agacé de me voir obtenir systématiquement 15/20 aux devoirs surveillés car il y avait toujours 15 points de physique et 5 points de chimie me menaça de changer un jour cette répartition. Il donna un devoir avec 9 points de physique et 11 de chimie... Inutile de dire ici que j'obtins 9/20... et le sentiment de supériorité sur mon maître que j'avais contraint à modifier ses habitudes.

L'impunité ayant ses limites, je fus renvoyé du collège à la fin de la classe de 4^{ème}. Curieusement, mon acolyte des dégradations nocturnes ne subit pas le même traitement. Dans cette circonstance, je fus sans doute un des rares élèves à être exclu d'un établissement ayant vocation à recueillir tous les potaches en échec ailleurs pour rejoindre l'une des deux ou trois institutions scolaires (catholiques évidemment) les plus sélectives de Lyon. Ce qui prouve en passant que j'avais tort de reprocher à mon père qu'il ne m'ait pas inscrit dans une histoire, cette admission contre les usages habituels ayant du lui demander le déploiement d'arguments les plus divers, ou plus probablement lui coûter quelques signatures au bas d'un chèque...

J'entrai donc aux Chartreux en 3^{ème}. Mon animosité envers l'école se fit plus feutrée. Alors même que se confirmait mon refus de produire le moindre effort pour l'acquisition de savoirs dans les domaines « à apprendre », mes résultats se faisaient plus excellents dans les matières « à comprendre ». En seconde, j'approchais 20/20 de moyenne en mathématiques et j'étais régulièrement exclu des cours de langue. Nous avions à ce moment un surveillant général particulièrement cyclothymique, dont les variations d'humeur étaient directement indexées sur celles de son taux d'alcoolémie, ce que chacun de nous avait compris. Ce que nous ignorions, c'est le stade où en était son atteinte hépatique. Un jour que, pendant le cours d'espagnol, j'étais dans le couloir à faire le guignol à travers les vitres pour distraire mes camarades, il passa et se mit en colère : « Salomon ! Encore toi ! Tu es renvoyé ! Demain, je convoque tes parents ». A la question de ceux-ci concernant le motif de cette demande de rendez-vous, j'affectai la plus grande surprise, et, le lendemain matin, je restai au café « chez Bébert » quand mes camarades le quittaient pour aller en cours. A 10 heures, lors de la pause rituelle, je les vois revenir un peu plus excités que d'habitude : « devine quoi ! C... est mort ! ». La scie rose avait tranché du même coup son destin et le mien dans la nuit. Il faut

beaucoup de constance, après cela, pour ne pas croire en Dieu. Compte tenu des circonstances et en hommage au lieu, j'optai résolument pour Dionysos...

Je musardai en roue libre jusqu'à la terminale. Plus par conviction d'emmerder ainsi mon père que par véritable envie, je décidai d'entrer dans la vie active et de ne pas poursuivre mes études. De toute façon, mes résultats très mitigés au bac n'auguraient pas un parcours universitaire glorieux.

Je n'en avais pas pour autant fini avec l'école...

J'optai pour le métier d'éducateur. Il est évident que les motivations vaguement politiques, ou pour mieux dire idéologiques que j'énonçai alors pour justifier ce choix étaient là pour masquer la question de ce que je venais réparer pour moi-même en prétendant vouloir réparer les autres. Le manque de conviction face à ces faux nez motivationnels aurait pu me conduire à rapidement changer d'orientation. Malgré quelques péripéties dans mon jeune parcours professionnel, il n'en fut rien, et cette persévérance dans le métier d'éducateur, associée à la prise de conscience que les justifications idéologiques ne constituaient qu'un cache sexe¹ à mes véritables motivations, me conduisit assez tôt à me questionner sur les racines profondes de ce désir de réparation. Au point de développer une exigence excessive proche d'une posture totalitaire vis à vis de mes collègues de travail concernant la nécessité de questionner ce qu'ils engageaient de leur subjectivité dans le travail auprès des personnes handicapées qui nous étaient confiées. Qui étais-je alors, et de quelle place étais-je en droit d'exiger cela² ?

Mais je digresse. L'objet de mon propos était d'en revenir à l'école...

Il fallait, à l'époque, attendre l'âge de 25 ans pour entreprendre une formation d'éducateur en cours d'emploi. Durant mes sept années d'exercice du métier sans diplôme, j'élaborai quelques arguments dilatoires pour me soustraire aux contraintes d'un retour sur les bancs de l'école. Je tentais de me convaincre qu'un diplôme allait m'enfermer dans une fonction et m'empêcher d'explorer d'autres possibles au plan professionnel. Le fait d'exercer avec constance ce métier d'éducateur sans être diplômé venait souligner l'inanité d'un tel argument. Il n'eut pour effet que de repousser d'un an mon entrée à l'école d'éducateur.

Pas n'importe quelle école, certes. Elle faisait une très grande place dans son projet pédagogique aux groupes d'analyse des pratiques, attachée à une démarche visant à aborder les concepts théoriques à partir de la pratique éducative, contrairement à celle, plus classique,

¹ Délices de la langue française, la synonymie des expressions « faux nez » et « cache sexe » dans l'acception que j'en fais dans ce paragraphe ne résiste pas à l'inversion du miroir : « faux sexe » et « cache nez » n'ont en effet pas grand-chose en commun...

² Après avoir pris conscience de l'illégitimité et du caractère contre productif d'une telle intransigeance, je suis aujourd'hui toujours surpris et choqué par l'évolution de certains intellectuels qui commencent leur carrière en démasquant les hypocrisies de la pensée unique et se transforment peu à peu en Fouquier-Tinville. Michel Onfray, Philippe Val, Alain Finkielkraut pour n'en citer que quelques uns.

consistant à vérifier dans la pratique la bonne mise en œuvre des acquis théoriques. Mais école quand même...

Je retiendrais deux épisodes de cette nouvelle séquence « scolaire ».

Le premier concerne un groupe de travail, intitulé « western » par le formateur qui le proposait et dont l'intention était de débusquer ce qu'il pouvait y avoir de contenus latents dans les discours manifestes de nos mythologies modernes. Son choix de titre faisait référence aux représentations des cow-boys et des indiens qu'il mettait en parallèle à la relation éducateurs/éduqués afin de montrer que les rapports dominant/dominé ne sont pas aussi univoques que ce que l'on pense généralement. Séduit par le côté iconoclaste de cette démarche et par ce qu'évoquait pour moi ce « western¹ », je m'inscrivis dans ce travail sans certitude d'avoir clairement compris les intentions de ce formateur. C'est au sein de ce groupe de travail que je fis la rencontre du livre « La société contre l'Etat », étude anthropologique et réflexion philosophique et politique sur le pouvoir. Sa lecture fut un choc qui me conduisit à questionner ma relation simpliste au pouvoir. J'avais en effet pris très jeune des responsabilités syndicales que j'exerçai dans une opposition sans nuance à toute hiérarchie, prolongement, sans doute, dans la sphère professionnelle, de mon hostilité à l'institution manifestée dans le temps scolaire. Cette présentation intellectualisée de cet épisode ne traduit que très superficiellement et de façon désincarnée un lent processus de modification de mon rapport aux autres et à moi-même engagé dans le temps de cette formation. Cependant, ce livre, s'il n'est pas à lui seul à l'origine de ce qui m'a conduit à accéder quelques années plus tard à des fonctions hiérarchiques, demeure tout de même ce à quoi je me réfère pour définir mon éthique du pouvoir². Il convient également de noter ici que ce formateur à travers lequel j'avais accédé à ce livre est sans doute la première personne à qui j'ai reconnu un rôle et des vertus qui pourraient s'apparenter à ce qui définit un « maître ».

Le second a directement à voir avec mon lien à l'écriture. Depuis longtemps inscrit dans un rapport ambivalent d'attraction/répulsion pour le geste d'écrire, je décidai d'intégrer le groupe

¹ « L'été, à moitié nu, mais tout à fait modeste, je devenais indien, pourtant déjà certain que mes oncles repus m'avaient volé le far-west » J. BREL. Mon enfance.

² « ... l'acte insurrectionnel des prophètes contre les chefs conférait aux premiers, par un étrange retournement des choses, infiniment plus de pouvoir que n'en possédaient les seconds. Alors peut être faut il rectifier l'idée de la parole comme opposé de la violence. Si le chef Sauvage est commis à un devoir de parole **innocente**, la société primitive peut aussi ... se porter à l'écoute d'une autre parole, en oubliant que cette parole est dite comme un commandement : c'est la parole prophétique. Dans le discours des prophètes gît peut être en germe le discours du pouvoir et, sous les traits exaltés du meneur d'hommes qui dit le désir des hommes se dissimule peut-être la figure silencieuse du Despote.

Parole prophétique, pouvoir de cette parole : aurions nous là le lieu originnaire du pouvoir tout court, le commencement de l'Etat dans le Verbe ? Peut être. Mais... ce que nous montrent les Sauvages, c'est l'effort permanent pour empêcher les chefs d'être des chefs, c'est le refus de l'unification, c'est le travail de conjuration de l'Un, de l'Etat ». Pierre Clastres, « La société contre l'Etat », Les éditions de Minuit, p. 185-186

« écriture » et je choisis rapidement le formateur qui l'animait, lui-même écrivain reconnu¹, comme patron de mémoire. Rapidement, j'eus le sentiment que c'est l'engagement dans ce groupe, la « commande », même si celle-ci n'était ni formelle, ni exigible, qui me permettait de « produire » de l'écrit. Je ressentis alors presque physiquement les effets de cet étrange écart entre l'intention et la production qui caractérise tout travail de création, et, curieusement, moi qui, collégien prétendait ne m'intéresser qu'aux matières du registre de la compréhension, c'est-à-dire de la maîtrise, j'éprouvai un réel plaisir aux effets de cette « non maîtrise ». Je ne fis pas le lien à ce moment, mais il m'apparait évident que cette aptitude nouvelle à l'accueil des effets non intentionnels de l'activité psychique, pour ne pas dire inconscients, n'a pas coïncidé par hasard avec le début de mon analyse. Un jour, en réponse à un écrit notablement déprimant d'un de mes collègues membre de ce groupe d'écriture, j'apportai un texte dont j'étais particulièrement satisfait. Quelques jours après, dans un de ces moments pour lesquels, curieusement, la mémoire n'a rien retenu des circonstances ni des événements qui l'ont précédé et suivi, mais a conservé avec une précision étonnante le lieu, le grain précis de la lumière, la texture particulière de l'air et la tiède perception qu'en avait chaque parcelle de peau, j'étais en tête à tête avec ce formateur, sur le pont Bonaparte, à Lyon. Nous échangeons sur les rapports qu'entretiennent la parole et l'écrit. Je lui soumettais l'hypothèse, sans conviction, d'une difficulté à écrire quand on est engagé dans un travail de parole tel que l'analyse. Il me dit, presque à brûle pourpoint : « tu as des dispositions pour écrire ». Depuis, je n'ai plus rien écrit, si l'on excepte les documents techniques qu'exige mon activité professionnelle².

Cette école, j'en devins le directeur 15 ans plus tard...

Conclusion

L'énigme et l'hypothèse une fois posées, ma démarche a consisté à rédiger un développement le plus exhaustif possible des événements et anecdotes relatifs au thème central qui s'en dégageait – l'école – et aux questions secondaires qui en découlaient – le nom, le savoir, le rapport au maître – sans idée préconçue sur ce que je pourrais en faire au moment de la conclusion. Rendu à ce point de mon projet, je constate une certaine similitude de cette démarche avec l'association « libre » de la séance d'analyse, avec toutes les réserves que la temporalité, ainsi que le caractère nécessairement plus contraint, plus maîtrisé, et dans un tout autre rapport au corps qui caractérisent l'écriture nécessitent d'apporter à cette comparaison.

Je vais donc tenter d'élaborer quelques liens à partir de ce matériau quasi brut que me propose mon écriture.

¹ Auteur, depuis, d'un remarquable ouvrage sur Mallarmé. « Stéphane MALLARME, par Patrick LAUPIN », paru le 22 janvier 2004, collection « Poètes d'aujourd'hui » Editions SEGHERS

² A l'exception d'un « point de vue » au caractère hybride : texte tout à fait dégagé d'objectifs techniques ou à visée professionnelle, il résultait malgré tout d'une « commande » visant à étoffer le site web de la société qui m'emploie.

Nommé par quelques autres, autres quelque part nommés

En premier lieu, le fait que le nom précède l'action. Dont il ne faudrait pas déduire que le sujet n'est pas responsable de l'intention qui l'anime et de la façon dont il la met en acte. Si « the fool » précède l'action attentatoire à l'autorité, il serait simpliste de croire que cette assignation par l'autre ou les autres, à travers un nom signifiant, à produire un comportement ou un acte donnés, exonère le sujet de sa responsabilité dans ce comportement et ces actes. Dès lors, sauf à croire dans une capacité divinatoire de celui qui nomme et assigne, qu'en est il de ce que produit le sujet nommé dans le processus qui conduit l'autre ou les autres à le nommer et l'assigner ? C'est bien évidemment mes erreurs dans la dictée qui ont induit le sobriquet « full stop », et il n'est pas interdit de penser qu'il y a pu avoir dans mon comportement certains éléments qui ont participé au glissement sémantique en « the fool », même si, à l'évidence, le titre du tube de l'été, élément que l'on peut considérer complètement étranger (c'est le cas de le dire !) à mon processus psychique y a joué un grand rôle. Cette dynamique « circulaire » de la responsabilité qui s'oppose à la représentation linéaire cause → effet me semble assez bien illustrée dans l'expression que j'utilise dans mon introduction : « suis-je autorisé à poser ma plaque en tant que psychanalyste ? ». Poser ma plaque, c'est-à-dire inscrire mon nom (transmis par mon père), à côté de celui de « psychanalyste », qui, même si je ne m'autorise « que de moi-même » à l'endosser, ne vient pas de nulle part et réfère à la communauté des analystes et plus largement à toute la communauté linguistique qui a admis le mot dans le lexique commun.

Disant cela, j'ai le vague sentiment un peu ridicule de poser la problématique éternelle de l'œuf et de la poule... Pas si ridicule que ça quand on constate que de nombreux psychanalystes qui se sont questionné au sujet de la « passe », et Lacan lui-même, en sont venus à explorer les premiers temps de la psychanalyse, lorsque les seuls analysants l'avaient été auprès de Freud, le « père fondateur » pour lequel il n'est pas interdit de se s'interroger sur les temporalités respectives de ses premières découvertes des manifestations de l'inconscient qui l'ont conduit à élaborer une représentation de l'appareil psychique et de son fonctionnement d'une part, et de sa démarche d'auto-analyse ainsi que ce qui l'y a motivé d'autre part.

Pour ce qui suit, je me réfère abondamment à l'article de Liliane Fainsilber : « *l'analyste ne s'autorise que de lui-même... ses quelques occurrences* » consultable sur le web : <http://www.le-gout-de-la-psychanalyse.fr>, principalement extrait de son livre « *Lettres à Nathanael; Une invitation à la psychanalyse*¹ ». Dans un premier temps, elle mentionne l'article de Siegfried Bernfeld « *De la formation analytique*² » en mettant en exergue son côté « impertinent » vis à vis notamment des institutions psychanalytiques. Bernfeld y note « déjà ! » la préoccupation exclusivement « sociale » des tenants d'une institutionnalisation de l'estampillage comme psychanalyste : « *En Allemagne, à l'exception d'un très petit nombre*

¹ Editions l'Harmattan

² <http://www.dundivanlautre.fr/>

de médecins socialistes, la profession médicale était massivement contre la modernité. Tout bien considéré, la psychanalyse était à ses yeux décidément non digne de respect. Mais envers et contre tout, certains médecins, notamment de jeunes psychiatres qui commençaient à se tourner vers la psychothérapie, lui portaient un intérêt croissant. Quant aux psychanalystes eux-mêmes, aussi paradoxal que cela paraisse, ils étaient avides de respectabilité. Ils désiraient que leur position fût intégrée à la profession médicale et, pour y parvenir, ils estimaient que les cliniques, les écoles et les sociétés professionnelles étaient indispensables ». Si l'on en croit Bernfeld, la nécessité d'une accréditation par une école ou toute autre institution psychanalytique résultait, en ses débuts, d'une préoccupation de respectabilité bien éloignée des questions de fond concernant une certaine « garantie » de la pratique du psychanalyste. Au début de son exposé, il note : *« Alors que la psychanalyse révolutionnait l'enseignement et la relation étudiant/enseignant, les instituts continuaient de fonctionner sur un système d'enseignement prépsychanalytique, entièrement centré sur l'enseignant et dominé par des questions administratives et de politique. L'idée d'une méthode centrée sur l'étudiant est complètement étrangère à nos instituts; bien pis, les questions locales de politique et d'administration sont presque exclusivement décidées par un comité national, selon les intérêts de l'association professionnelle nationale, alors que, c'est l'évidence même, d'après la théorie psychanalytique et de par sa mise en pratique, seules les relations réelles locales entre les humains devraient primer ».* Observation qui, bien au-delà de la question de la qualification des psychanalystes, pose l'un des fondements d'une éthique de la formation en ce qu'elle doit s'organiser autour du questionnement de l'élève et non pas du savoir du maître¹. Le processus de transmission n'étant pas essentiellement déterminé par ce qu'il y a à transmettre détenu par un maître, mais par le désir de savoir de l'élève. Confirmant ainsi l'assertion de Lacan que le savoir s'invente².

Fainsilber poursuit : *« préoccupé par l'un de ses patients, Bernfeld revint voir Freud. Il le réconforta ainsi "Vous en savez plus que lui, montrez-lui ce que vous savez faire". Voici donc comment un analyste de la première heure évoque, ce qu'on pourrait appeler le paradis perdu du psychanalyste, le temps où il était, et dans le même temps, à la fois psychanalyste et psychanalysant. »* Ce passage me semble intéressant à plus d'un titre. Premièrement, c'est au moment où il rencontre une difficulté avec un « patient » que Bernfeld va voir Freud, ce qui, de mon point de vue, accrédite le fait que la légitimation par le maître ne découle pas en amont d'une « autorisation » qui elle, ne peut venir que du psychanalyste lui-même, mais de sa capacité à en référer à ce maître, aux moments de difficultés. En quelque sorte la

¹ Illustration « magistrale ! » du fait qu'il ne faut jamais sous estimer ses adversaires, c'est de la sphère marchande tenante d'une idéologie libérale que m'est venue la plus belle illustration de ces questions. Lors d'une formation à la gestion des entreprises, j'ai expérimenté, en tant qu'étudiant, une pédagogie fort intéressante. Le groupe d'étudiant était invité à travailler une étude de cas, en amont du cours, et c'est à partir de ces études, forcément truffées d'erreurs, que le professeur construisait son cours.

² « *Le savoir s'invente, ai-je dit, ce dont me semble assez bien témoigner l'histoire de la science* » conférence « les non dupes-errent » du 9 avril 1974 au Panthéon

supervision comme seule garantie du processus, qui serait « externe¹ » à l'analyse elle-même. En second lieu, la réponse de Freud ne légitime l'analyste que du simple fait qu'il « *en sait plus* » que l'analysant. Rien n'est dit par le maître sur ce que serait ce « plus », confortant l'idée qu'il ne résulte que du fait qu'il s'est lui-même soumis préalablement à l'analyse. Ensuite, ce « *montrez lui ce que vous savez faire* » qui sonne à mon oreille comme un « démerdez-vous », venant conforter ma conviction que le véritable intérêt d'une parole de conseil ne réside pas dans la marche à suivre qu'il indique, mais dans la confrontation de sa propre pensée à celle de l'autre, qui ne peut, s'il est perspicace, que vous renvoyer à vous-même pour opérer le « décalage » nécessaire. Enfin, l'évocation du « *paradis perdu du psychanalyste, le temps où il était, et dans le même temps, à la fois psychanalyste et psychanalysant* » qui pose le principe que le passage du divan au fauteuil est également la poursuite, sous une autre forme, de l'analyse.

Mettant en évidence l'évolution de la pensée de Lacan sur cette question, Liliane Fainsilber le cite à plusieurs reprises : « *C'est très précisément dans le but d'isoler ce qu'il en est du discours analytique que j'ai fait cette proposition. La passe permet à quelqu'un qui pense qu'il peut être psychanalyste, à quelqu'un qui est prêt à s'y autoriser, si même il ne s'y est pas déjà autorisé lui-même, de communiquer ce qui l'a fait se décider, ce qui l'a fait s'autoriser ainsi et s'engager dans un discours dont il n'est certainement pas facile d'être le support...* » Ici, Lacan semble désigner l'institution, ou les « quelques autres » qui d'ailleurs ne sont pas nommés comme tels dans ce passage, non pas comme une instance qui viendrait sanctionner ou valider la démarche de l'analyste s'autorisant de lui-même, mais comme un étayage nécessaire qui « *permet à quelqu'un qui pense qu'il peut être psychanalyste ... de ... s'engager dans un discours dont il n'est certainement pas facile d'être le support* ». Voici peut être l'une des clés de sa préoccupation : proposer un dispositif qui soit le support de l'analyste devant supporter son propre discours. Qui pour moi renvoie à la question laissée ouverte par Claude Allione lors de son intervention dans le cadre de la formation de superviseur : qu'en est-il du holding du holding du superviseur ? Là encore, sans confusion des places du superviseur d'équipe et de l'analyste, ce présent travail monographique me conforte dans l'idée que, tant pour l'un que pour l'autre, la nécessité éthique et technique du recours aux « quelques autres » ne se situe pas au niveau d'une légitimité en amont, mais plutôt dans une fonction de tiers au cours du processus. J'ai évoqué précédemment mon absolue nullité en chimie... Ce qui ne m'a pas empêché d'entretenir un questionnement curieux sur le processus de la catalyse. Le catalyseur est une substance qui favorise une réaction chimique sans pour autant intervenir dans son bilan final. C'est quand même assez fort ! Le superviseur ou les quelques autres qui constituent le groupe de supervision de l'analyste seraient ils les catalyseurs du processus analytique ? Cette métaphore chimique est pour moi d'autant plus attrayante que le catalyseur le plus efficace est le platine, un métal plus précieux encore que l'or, du fait de sa rareté. Et inaltérable, ce qui inciterait à penser que le processus de décharge lié aux dénouages qui s'opèrent dans le moment de la cure analytique trouve sa limite et s'épuise au niveau de cette supervision. Mais Wikipédia (encore lui) nous signale que : « *Ainsi, dans le cas fréquemment rencontré dans l'industrie où la*

¹ On le verra plus loin, cette « externalité » est selon moi toute relative.

réaction se déroule au contact d'un catalyseur solide, ce dernier serait utilisé indéfiniment s'il n'était pas empoisonné par des impuretés présentes parmi les réactifs » Si donc cette métaphore avait quelque pertinence, elle mettrait en abyme le processus de supervision, ce que vient peut être corroborer la conclusion de l'article « Qu'est-ce qu'un psychanalyste (2) ¹ » : « *Tout cela suppose finalement qu'un psychanalyste soit " au clair " dans ses relations avec ses patients. Mais cela suffit-il ? Ne faut-il pas ajouter que la position du psychanalyste est aussi bien " liée au sort de tous ceux qui s'appellent psychanalystes " ? Il le faut car ce n'est pas ailleurs qu'est la psychanalyse* ». Cela reviendrait il à dire que ces « quelques autres » sont tous ceux qui s'appellent psychanalystes² ?

Mais à défaut de m'égarer, la chimie me disperse et m'éloigne de mon propos. Revenons-y.

Liliane Fainsilber poursuit sa lecture de l'évolution de la pensée de Lacan concernant le processus de la « passe » et ce qu'elle perçoit chez lui comme une contradiction : « *C'est ainsi qu'à chaque fois qu'il parle de l'initiative ou de l'autonomie du psychanalyste tout aussitôt l'intervention en tant que telle de l'institution analytique annule pratiquement la première proposition.* » Après l'avoir cité : « *Rappelons chez nous l'existant : d'abord un principe : Le psychanalyste ne s'autorise que de lui même. Ce principe est inscrit aux textes originels de l'Ecole et décide de sa position. Ceci n'exclut pas que L'Ecole garantisse qu'un analyste relève de sa formation.* », elle commente : « *donc toujours ces deux termes contradictoires sont avancés en même temps* ». Elle termine sur cette question de la manière suivante : « *En 1978, au cours d'un congrès sur la transmission de la psychanalyse, il sonne le glas de cette procédure (la passe). Il constate son échec.*

“Tel que j'en arrive maintenant à le penser, la psychanalyse est intransmissible. C'est bien ennuyeux. C'est bien ennuyeux que chaque psychanalyste soit forcé – puisqu'il faut bien qu'il y soit forcé – de réinventer la psychanalyse.

Si j'ai dit à Lille que la passe m'avait déçu, c'est bien pour ça, pour le fait qu'il faille que chaque psychanalyste réinvente, d'après ce qu'il a réussi à retirer du fait d'avoir été un

¹ Cartel : Pierre-gilles Gueguen, Thierry Jacquemin, Pauline Prost, Herbert Wachsberger, Rose-Paule Vinciguerra (plus-un). Rédacteur : Rose-Paule Vinciguerra. Consultable sur le site de l'école de la cause freudienne

² « *Si je dis donc que l'analyste ne s'autorise que de lui-même, ce qui est quelque chose, enfin, de tellement accablant, enfin, à y penser, que si l'analyste est quelque chose qui est sur le mode de la... d'être **nommé-à** l'analyse, si je puis dire, à l'analyse sous cette forme qui veut dire, enfin membre associé, membre titulaire, membre de je ne sais pas quoi ; tout ce que j'ai essayé comme ça, dont j'ai essayé de faire rire dans un petit article en y marquant l'échelon de ce que j'ai appelé les Suffisances, les Petits Souliers, voire les Béatitudes, être nommé à la Béatitude, est-ce que ce n'est pas quelque chose en soi qui peut, un peu faire rire ? Ça a fait rire, mais pas très, parce que dans ce temps, quand j'ai écrit ça, ça n'intéressait que les spécialistes, qui eux ne riaient guère, bien sûr, parce qu'ils étaient dans le système.* » Jacques LACAN, conférence « Les non-dupes errent » du 9 avril 1974 au Panthéon

temps psychanalytant, que chaque analyste réinvente la façon dont la psychanalyse peut durer”. ».

Ce cheminement de la pensée de Lacan, du moins ce que nous en restitué Liliane Fainsilber me semble illustrer le paradoxe irréductible de la place ou de la fonction de l’autre, plus particulièrement dans le processus analytique pour lequel l’existence de l’autre supposé savoir est nécessaire, alors même que ce processus vise à faire percevoir à l’analysant ce qu’il en est de son désir, dégagé de l’illusion qu’il est désir de l’autre. En consultant divers document pour préparer ce travail, je suis tombé sur une citation de Montaigne, que je connaissais mais que j’avais oublié : « *On disait à Socrate que quelqu’un ne s’était aucunement amendé en son voyage : – Je le crois bien, dit-il ; il s’était emporté avec soi.*¹ ». Réflexion que je ne m’étais jamais faite auparavant, ceci m’a paru tout à fait contradictoire avec une autre citation bien connue du même auteur, dans son apostrophe « au lecteur » qui fait introduction aux Essais : « *Ainsi, lecteur, je suis moi-même la matière de mon livre : ce n’est pas raison que tu emploies ton loisir en un sujet si frivole et si vain. Adieu donc.* ». Ce que je nomme ici ‘paradoxe de Montaigne’ m’a accompagné une grande partie de la rédaction de ce texte. Soutenir d’une part que « *je suis moi-même la matière de mon livre* », c’est-à-dire que je développe toute une philosophie, ou, pour ce qui concerne Montaigne, je dirai plutôt toute une sagesse, à partir de l’exclusive observation de moi même, et, d’autre part, prétendre qu’un voyage ne vous apporte rien si l’on « *s’emporte avec soi* » est-ce vraiment un paradoxe ? Ou la géniale intuition, trois siècles avant Freud, que l’on n’apprend que de soi-même, mais que l’on n’apprend rien de ce soi-même si l’on ne le risque pas à la présence aux autres, fussent ils que quelques autres ?

Un point c’est où ?

« *Donnez moi un point d’appui et je soulèverai le monde* » Archimède

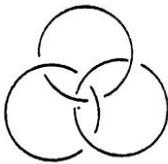
Le deuxième « lien » que je souhaite faire peut s’aborder de différentes manières. Premièrement le sobriquet de « full stop », ensuite ma note en page 2 faisant référence à Lacan relative à « *une conception de l’espace où le point se définit ... par le coinçage* », enfin, et peut être de façon moins évidente, l’issue d’un combat avec mes professeurs de math et de physique qui se conclut « aux points ». C’est-à-dire par un arrêt de l’arbitre qui n’est pas l’arrêt² de l’arbitre.

J’ai été frappé, dans le séminaire du 13 novembre de 1973 déjà cité, par ce qui pourra apparaitre à certains comme le petit bout de la lorgnette de l’apport conceptuel du « coinçage ». Contrairement à la manière de la géométrie traditionnelle qui définit le point par

¹ Les Essais Livre I chapitre 38

² Cette curieuse homonymie est une preuve de plus que le langage juridique est fait pour tromper le client : l’arrêt de mort n’est pas un processus de résurrection, mais une décision qui vous envoie ad patres ! C’est sans doute pour ça que l’on dit : « gare ! St Lazare ! »...

tranchage et fractures successives de l'espace pour qu'il n'en reste « rien », Lacan le définit comme le coinçage du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire, représentés par trois ronds de ficelle, ce qui, dit-il, est quand même plus « consistant ». Il opère par addition au lieu de procéder par ablation. *« Parce qu'il y a peut-être un autre moyen que de faire un point, que de commencer par scier l'espace et puis ensuite déchirer la page, et puis avec la ligne qui, on ne sait pas d'où, flotte entre les deux, casser cette ligne et dire : c'est là le point, c'est-à-dire nulle part, c'est-à-dire rien¹. C'est peut-être s'apercevoir que, rien qu'à en prendre trois de ces ronds de ficelle tel que je vous l'ai expliqué, quand ils sont trois, bien que si vous en coupez un, les deux autres ne sont pas liés, ils peuvent, rien que d'être trois, avant ce trois les deux restant séparés, rien que d'être trois, se coincer de façon à être inséparables... D'où le coinçage. Le coinçage s'écrit quelque chose comme ça : à savoir, que si vous tirez quelque part sur un quelconque de ces ronds de ficelle, vous voyez qu'il y a un point, un point qui est "quelque part par là" où les trois se coincent.*



C'est un petit peu différent de tout ce qu'on a élucubré jusqu'ici more geometrico, car ça exige, car ça exige qu'il y ait trois ronds, trois ronds de ficelle, quelque chose d'autrement consistant que ce vide avec lequel on opère sur l'espace. »

Donc, le point ne serait pas cet objet sans dimension ni consistance défini par la coupure, mais le lieu où se noue quelque chose, ce qui nécessite qu'il y ait du lien, quand bien même celui-ci ne serait qu'une (grosse) ficelle. Full stop ne serait donc pas un point final, mais un point de départ, quelque chose sur quoi on peut s'appuyer, pour peu qu'il y ait au moins trois : *« Il en faut trois, toujours, en tout cas pour déterminer un point.*

Je vous réexpliquerai ça mieux encore, c'est-à-dire en long et en large², mais je vous fais remarquer que ça part, ça part, cette notion, d'une autre façon d'en opérer avec l'espace, avec l'espace que nous habitons réellement... si l'inconscient existe.³ ». Mais quels étaient ces trois, en cette circonstance ? On pourrait chercher à les référer aux trois registres RIS, mais ce qui m'importe ici c'est de constater cette triangulation. C'est en quelque sorte l'intrusion du groupe de mes camarades qui me nomment qui vient « coincer » la binarité de l'interlocution silencieuse et figée que j'entretenais avec le monde, limité à « l'institution ». Curieusement, c'est à partir de ce moment que mes souvenirs s'inscrivent dans une chronologie, ma mémoire ayant « fondus » tous ceux qui le précèdent dans un espèce d'éden hors du temps. Mais ce n'est finalement qu'une autre façon d'appréhender les « quelques autres », non plus comme

¹ Et même trois fois rien, puisqu'il faut couper 3 fois pour l'obtenir. Raymond DEVOS l'avait bien compris : *« pour multiplier trois fois rien par trois fois rien, on fait trois fois trois, neuf, rien par rien, rien, donc, rien de neuf ».* Le poète a toujours raison...

² Il a oublié « en travers », et ça aurait fait trois !

³ Jacques Lacan. Séminaire du 13 novembre 1973, dans la transcription « Espaces Lacan » : <http://espace.freud.pagesperso-orange.fr/>

catalyseurs, mais comme élément indispensable au « coïncidence » à partir duquel peut s'écrire une histoire, se dérouler un processus. La valse à 1000 temps de Jacques Brel me semble bien illustrer cela :

- Premier temps : chacun est seul, ce qui les relie est du registre du visuel, elle sourit et il l'aperçoit.
- Deuxième temps : « *On est deux, tu es dans mes bras* ». Ce qui les relie est du registre du toucher et de la parole, mais d'une parole qui ne s'adresse pas à l'autre « *nous comptons tous les deux un' deux trois* »
- Troisième temps : « *nous valsons enfin tous les trois* », c'est-à-dire que pour être deux, il faut être trois « *Il y a toi, y a l'amour et y a moi* »

Maître, capitons ensemble !

Ce n'est qu'au début de la conclusion de ce texte que je suis allé consulter, sur le site de Psychasoc, des exemples de monographies. Je prends conscience de leur fréquente grande liberté de forme qui contraste avec mon écrit dont le plan reprend très fidèlement les consignes données dans le « cahier des charges » déjà cité : énigme, hypothèse, développement, conclusion. Certes, ce choix a répondu à un objectif de facilité, pour structurer ma démarche. Mais il m'apparaît ici que cette forme très scolaire de collage à la consigne renvoie avec évidence au contenu même de mon propos. Elle m'interroge sur ce que pourrait comporter en elle d'intention de plaire au maître, au moment du questionnement sur ces « quelques autres » qui participeraient de mon autorisation et dont ferait nécessairement partie un représentant institutionnel de « l'école », Cf. procédure de la « passe ».

Ceci me semble nécessiter ici d'interroger cette relation au « maître ».

C'est le « point » de départ évoqué précédemment qui, par association d'idée autour du signifiant, m'a conduit à aller y voir d'un peu plus près dans la séance du 6 juin 1956 du séminaire sur les psychoses, lors de laquelle Lacan développe la question du « point de capiton ».

Lacan y développe son propos à partir d'un texte admirable, tout au moins au plan littéraire, extrait d'Athalie de Racine. Et l'exemple qu'il prend comme signifiant est celui de la « crainte de Dieu » : « *L'important là-dedans c'est ceci, que de par la vertu du signifiant, c'est-à-dire de ce mot « crainte », dont si vous voulez l'efficace a été de transformer le zèle du début dans la fidélité de la fin, mais par une transmutation qui est à proprement parler de l'ordre du signifiant comme tel...¹* ». Plus loin, il questionne : « *Pourquoi, après tout, cette valeur absolument privilégiée autour du complexe d'Œdipe ?*

Pourquoi ce fait que FREUD veut toujours, avec tellement d'insistance, retrouver ?

¹ N'ayant pas le bouquin à ma disposition, je me réfère au seul site que j'ai trouvé proposant une transcription de ce séminaire : http://www.valas.fr/IMG/pdf/S3_PSYCHOSES.pdf

Pourquoi est-ce là pour lui ce nœud qui lui paraît le nœud essentiel de tout le progrès de sa pensée, au point qu'il ne peut l'abandonner même pas dans la moindre observation particulière, si ce n'est parce que la notion de « Père », qui est très voisine de la notion de « crainte de Dieu », est quelque chose qui lui donne l'élément essentiel le plus sensible dans l'expérience de ce que j'ai appelé « point de capiton » entre le signifiant et le signifié¹. »

Si je retiens l'idée, très réductrice, j'en conviens, qu'un maître est en quelque sorte un père que l'on se choisit... je soupçonne que l'hésitation que j'ai initialement articulée autour de la question de la légitimité au début de mon propos, légitimité que pourrait décréter un « maître », « quelques autres » ou un « plus de savoir » dispensé par l'académie, relèverait plutôt du registre de la crainte. Ma formulation « hésitation au bord du trou » me semble par ailleurs pouvoir confirmer cette supposition.

Si je reviens sur l'hypothèse déjà évoquée qui voudrait que la procédure de la « passe » vise à « supporter » un nouvel analyste quand il s'agit pour lui de « s'engager dans un discours dont il n'est certainement pas facile d'être le support² », la citation de Lacan, dans le texte déjà mentionné de la transcription de la séance du 6 juin 1956 : « Je l'appellerai un « point de capiton », et cette sorte d'aiguille de matelassier qui est entrée au moment : « Dieu fidèle dans toutes ses menaces... », qui ressort, et le gars dit « Je vais me joindre à la troupe fidèle... », c'est là le point de passage où nous est indiqué ce qui... si nous analysons cette scène comme on pourrait l'analyser, comme une partition musicale ...c'est le point où vient se nouer ce qui est de l'ordre de cette masse amorphe et toujours flottante des significations de ce qui se passe réellement entre ces deux personnages et ce quelque chose qui le relie à ce texte purement admirable qui fait qu'au lieu que ce soit une pièce de boulevard, c'est très précisément une tragédie racinienne. » me semble pouvoir apporter un éclairage.

En effet, dans le discours de l'analyste, ainsi que dans le processus de sa propre supervision, ne peut-on pas déceler une dynamique similaire qui permettrait qu'une parole d'analysant « au lieu que ce soit une pièce de boulevard », ce soit « très précisément une tragédie racinienne. » ? C'est-à-dire que, même s'il relève du même mécanisme que celui de la farce ou de la bouffonnerie, le dénouement de l'intrigue ne consiste pas à révéler au public ce que les personnages savaient déjà, mais qu'il soit révélé aux personnages, par eux-mêmes, ce qu'il en est d'eux-mêmes ?

Capiter, c'est un terme disparu de la langue, qui signifiait « taxer par tête » et dérivait de « capitation », taxe perçue par individu. Faut-il y voir le signe du prix à payer, pour chacun, de l'ancrage « de cette masse amorphe et toujours flottante des significations » à un signifiant par lequel le sujet se révèle à lui-même ? Si le passage du divan au fauteuil est aussi, sous une autre forme, la poursuite de l'analyse, il ne faudrait pas se tromper en plaçant le superviseur par effet de symétrie dans un rôle d'analyste de l'analyste. Ce serait faire peu de cas de ce qu'engagent les analysants dans le processus, et pas toujours à leur insu. Ce serait également oublier qu'ayant déjà parcouru cette première étape de l'analyse, l'analyste a éprouvé que le savoir de l'autre n'est qu'un supposé savoir et qu'il faut par conséquent un autre type d'investissement pour continuer d'être la dupe de son inconscient, condition nécessaire pour

¹ Ibid.

² Voir note 2 page 11

que l'analyse se poursuive ?¹ S'il ne peut plus être supposé savoir, qu'en est-il de la fonction du superviseur, sinon d'être ce point d'ancrage, ce point de capiton ? Etymologiquement, ça vient de l'italien « capitone » : grosse tête ! On n'en sort pas ! Sauf à revenir à Freud : « *Allez-y, vous en savez plus que lui* ». Finalement, ce n'est peut être que de ce « plus », non quantifiable, non définissable et qui s'origine essentiellement dans une antériorité de la démarche du superviseur et par une reconnaissance mutuelle du superviseur et du supervisé, comme il devrait en être du maître et de l'élève, que se légitime la fonction d'analyste, et, si elle vise à « *transformer le zèle du début dans la fidélité de la fin* », alors, comme pour Marin Marais, mais cette fois à la demande très humble de l'élève, tentons, si vous le voulez bien, une première leçon...

¹ « *Seulement, quand même, errer vient de iterare, qui n'a rien à faire avec un voyage, puisque ça veut dire répéter, de iterum (re-) ! Néanmoins, on ne se sert de cet iterare que pour ce qu'il ne veut pas dire, c'est-à-dire itinerare, comme le démontrent les développements qu'on a donné à ce verbe errer au sens d'errance, c'est-à-dire faisant du chevalier errant un chevalier itinérant.* »

Eh bien, c'est la pointe de ce que j'ai à vous dire, considérant la différence qui s'épingle de ce qu'il en est des non-dupes. Si les non-dupes sont ceux ou celles qui se refusent à la capture de l'espace de l'être parlant, si ce sont ceux qui en gardent, si je puis dire, leurs coudées franches, il y a quelque chose qu'il faut savoir imaginer, c'est l'absolue nécessité qui en résulte, d'une, non pas errance mais erreur. C'est à savoir que pour tout ce qui est de la vie et du même coup de la mort, il y a une imagination qui ne peut que supporter tous ceux qui de la structure se veulent non-dupes, c'est ceci : c'est que leur vie n'est qu'un voyage.... Ceux qui dans ce bas monde, comme ils disent, sont comme à l'étranger.

La seule chose dont ils ne s'aperçoivent pas, c'est rien qu'à faire surgir cette fonction de l'étranger, ils font resurgir du même coup le tiers terme, la troisième dimension, celle grâce à quoi des rapports de cette vie ils ne sortiront jamais, si ce n'est d'être alors plus dupes encore que les autres de ce lieu de l'Autre, pourtant qu'avec leur imaginaire ils constituent comme tel. » Jacques Lacan, séminaire oral « les non dupes errent (1) du 13 novembre 1973, déjà cité.

Références

Par ce que l'écriture engage le corps tout entier, je ne me limiterai pas, pour faire référence à ce qui a soutenu mon geste d'écrire, à une bibliographie, recueil de textes édités ou consultable sur la « toile ». Sans prétendre à l'exhaustivité, je vais essayer de témoigner et rendre hommage à tous ces éléments qui m'ont aidé à soutenir mon attention ou à susciter mes rêveries, ce qui est, finalement, la même chose.

Tout d'abord, le rythme des saisons. Pour un texte dont la rédaction s'est échelonnée sur une vingtaine de jours à l'articulation de l'hiver et du printemps, il a contribué à l'évolution de mon humeur, peut être perceptible dans le texte. Maussade au début tant par la contingence de la commande à écrire que par la froideur du bureau longtemps inoccupé, elle fut gourmande à la fin, grâce au plaisir du lâcher prise accompagné des senteurs de la floraison des iris, juste devant la baie de ce même bureau maintenant adouci par le soleil de mai.

Iris Laporte, 07220 Larnas

Sont également venus soutenir et/ou contenir une certaine excitation de l'esprit, quelques cigares dont une dizaine de **Guantanamera cristal**, sans doute le meilleur rapport qualité/prix de tous les havanes, un **Cohiba Siglo II**, pure merveille, et un **Montecristo Junior** tout à fait remarquable.

Dionysos a également, et de façon régulière contrairement à son tempérament fantasque, accompagné mon geste d'écrire. Je n'ai pas noté pour chaque verre la date, mais la consultation des flacons maintenant vides me permet d'honorer ici le génie de la terre et de certains viticulteurs qui la servent :

Minervois 2012 du Château Millegrand, 11800 Trèbes. Tout à fait honorable mais dont je ne connais pas le producteur pour avoir acheté son vin chez un caviste. Je le salue quand même.

Montagne Saint Emilion 2005 du Vieux Château Goujon 33500 Néac. Décevant.

Crozes-hermitage cuvée **La Chasselière** 2003, du **domaine Michelas St Jemms** 26600 Mercuriol. Réellement excellent, bien que le très grand millésime eût laissé espérer un nectar moins « classique »

Saint Estèphe 2006 du **château Les Ormes de Pez** 33180 St Estèphe. Très honorable, mais pas inoubliable.

Menetou-salon blanc 2011 du **Domaine de l'Ermitage** 18500 Berry-Bouy. Sans doute l'un des meilleurs rapports qualité/prix des grands blancs secs. La gentillesse et la modestie des producteurs s'accordent avec la finesse sans ostentation de leur vin. Courrez-y !

Cahors cuvée **Pierre le Grand** 2006, du **Château Eugénie** 46140 Albas. Superbe alliance de l'élégance et de la force ! Le Malbec dans toute sa robuste et charnelle pureté ! Comme à son habitude, la famille Couture a réalisé quelque chose de beau ! Je les embrasse !

Pomerol 2000 du **Château Le Castelet** 33500 Libourne. La grande classe ! Le Look de gentleman anglais de M ROBIN se retrouve dans l'élégance de son vin. Merci à lui et à son équipe.

Pessac-Léognan blanc 2011 du **Château Carbonnieux** 33850 Léognan. Absolument sublime ! L'accord toujours en équilibre de la subtile agacerie du Sauvignon et de la belle nitescence du Sémillon ! Ce qui convenait sans doute le mieux pour clôturer ce moment d'écriture¹.

Je ne compte pas le nombre de tasses de l'admirable café torréfié par ma compagne à qui je rends ainsi hommage d'avoir supporté ma relative absence pendant ces quelques journées d'écriture. Le Bob O Link est l'un de ceux qui a ma préférence. C'est à ma connaissance le seul assemblage, réalisé directement sur la parcelle, de trois variétés différentes de caféiers. Le nombre 3 me poursuit...

Café artisanal **BELLE CAFES**, les Halles, 26200 Montélimar

Et puis, bien entendu, il y a l'écriture. Je cite ici les textes que ma recherche (ou mon désir ?) m'a conduit à consulter ces derniers jours. Je ne retiens pas comme sélectif le critère de les avoir ou non mentionnés ou cités dans mon propre texte. Peut être, au moment de sa soutenance, aurai-je à en dire quelque chose ?

Jean Giraudoux, Electre, le livre de poche, 1975

Pierre Clastres, La Société contre l'Etat, Les éditions de Minuit, 1974

Jacques Lacan, Le Séminaire, livre VII, « l'éthique de la psychanalyse », éditions du Seuil, 1986

Roland Barthes, Le bruissement de la langue, Editions du Seuil, 1984

Paul Valéry, Charmes, Editions Larousse, 1991.

Montaigne, Essais, préface d'Adré Gide, Collection Folio, Editions Gallimard, 1965

Liliane Fainsilber, Lettres à Nathanael; Une invitation à la psychanalyse, Editions L'Harmattan

Jean Richepin, La chanson des gueux, Editions La Différence, 1990

Arnold Van Gennep, Rites de passage, Editions Picard, 2011

¹ Et accessoirement, le dernier soir, accompagner un gratin confectionné avec un brochet que l'on m'avait donné !

Annexes

The fool

Petit commentaire trouvé sur Internet, concernant la façon de chanter de Gilbert Montagné, qui m'a semblé intéressant de reproduire ici : « *reste à savoir si c'est vraiment lui qui chantait. Toutes les vidéos montrent du playback (habituel à l'époque) mais comment avec une voix pareille, très chaude dans les basses et avec de la longueur dans les notes, sur cette chanson, n'avoir rien fait ensuite pendant des années, et revenir ensuite, des années plus tard, avec une voix aigue, partant du nez (c'est un fait, pas une critique), mais une différence vocale surprenante) et incapable de la moindre tenue de note dans la longueur ?* »

Non, non ne me laisse pas faire l'imbécile
Parce que je ne sais pas vraiment t'aimer dans les règles
Car mon amour est doux et libre
Non, non ne me laisse pas faire le con
Car cette chose que tu demandes, c'est, oh, si cruel
Ne vois-tu pas que ce n'est pas moi ?

Ce que tu me demandes, c'est juste d'être ton clown
Quelqu'un que tu peux trimballer et montrer à tout le monde
Pourquoi faire de notre amour un spectacle de marionnettes pour enfants ?
Pourquoi ne puis-je pas simplement t'aimer comme je sais le faire ?

Ce que je te demande, c'est de ne pas me tourner le dos
Ecoute les mots que j'essaie de dire
Notre amour pourrait être une nouvelle aventure chaque jour
Parce que je t'aime, je t'aime, je t'aime, je t'aime

(refrain)

Tout ce que je veux de toi, c'est un peu de compassion
Essaie de comprendre comment ce serait pour moi
Tous mes espoirs et mes rêves seraient ligotés à présent
Tout espoir de liberté serait sûrement mort

Je veux savoir que je peux retomber amoureux
Et être sûr que mon amour ne connaîtra jamais de limites
Alors je t'en prie, laisse-moi t'aimer comme je sais le faire
Parce que je t'aime, je t'aime, je t'aime, je t'aime

Concernant le point de capiton

Point de vue trouvé sur Internet, non dépourvu d'intérêt selon moi, et non sans lien avec mon propos.

<http://www.jacques-lacan.org/www.ecole-lacanienne.net/forums-msg.php%3Fforum=gen&num=199.html>

La notion de «point de capiton» se trouve chez Lacan dans son séminaire «Les psychoses». Il est explicitement introduit lors de la séance du 6 juin 1956. Je peux me tromper, mais à ma connaissance, il n'y en a pas d'autres mentions tout au long des vingt quatre années d'enseignement qui ont suivi ce 6 juin 56. Je ne cherche pas par là à discréditer cette notion sous le douteux prétexte qu'elle n'aura pas beaucoup insisté dans le vocabulaire de son inventeur, vu que certains lacaniens, eux, l'ont à la bouche plus souvent qu'à leur tour.

Dans sa première et rare apparition, l'expression a l'air d'être parfaitement saussurienne, puisqu'elle vient après que Lacan ait rappelé les deux «nappes» du *Cours de linguistique générale* qui superposent signifiant et signifié, les deux nappes en question se trouvant traversées par d'étranges pointillés qui semblent découpés des unités (mais ils ne le font pas, même graphiquement !). Puis voilà qu'on passe directement à Racine, par une sorte de pure association d'idée, Lacan ayant lancé d'abord un «Oui, je...», puis «Oui, je viens dans son temple...», et hop, nous voilà dans Athalie, c'est Abner qui parle. Le lecteur, lui, n'oublie pas que juste avant, nous étions avec Schreber et les paroles imposées (on ne va pas tarder à y revenir). On poursuit encore un peu, et l'on tombe sur... la crainte de Dieu, à propos de laquelle Lacan lance ce propos, d'une étonnante qualité rhétorique : «La crainte de Dieu est un signifiant qui ne traîne pas partout. Il a fallu quelqu'un pour l'inventer, et proposer aux hommes, comme remède à un monde fait de terreurs multiples, de redouter un être qui ne peut, après tout, exercer ses sévices que par les maux qui sont là, multiples présents, dans la vie humaine. Remplacer les craintes innombrables par la crainte d'un être unique qui n'a d'autre moyen de manifester sa puissance que par ce qui est craint derrière ces innombrables craintes, c'est fort.»

Ce passage est décisif pour comprendre l'arrivée du point de capiton, qu'on aimerait voir ne pas se réduire trop vite à ce triste coinçage d'un signifiant et d'un signifié, coinçage si anti-saussurien dans son principe qu'on voit mal comment Lacan l'aurait promu si ça avait dû se réduire à ça, contre quoi tout Saussure s'est cabré, et qu'il a appelé d'un nom parfaitement sinistre aujourd'hui, la «nomenclature». Il semble bien tout d'abord que Lacan cherche à faire entendre autre chose qu'une signification tellement essentielle qu'elle résisterait à la loi même du symbolique, à savoir précisément l'impossibilité de fabriquer, de tenir des significations premières ou dernières (sans coup de force politique, s'entend). Il cherche alors à montrer que le passage de la multiplicité des craintes à l'unicité de la crainte de Dieu, c'est ce qu'il appelle «la vertu du signifiant». «Aucune accumulation ("accumulation", dit ici curieusement la version Seuil !), aucune superposition, aucune somme de significations ne peut suffire à la justifier». Dernière citation, immédiatement postérieure : «Qu'il s'agisse d'un texte sacré, d'un

roman, d'un drame, d'un monologue ou de n'importe quelle conversation, vous me permettez de représenter la fonction du signifiant par un artifice spatialisant, dont nous n'avons aucune raison de nous priver. Ce point autour de quoi doit s'exercer toute analyse concrète du discours, je l'appellerai un point de capiton. Lorsque l'aiguille du matelassier...»

Malheureusement, le fragile équilibre que Lacan tente à ce moment-là ne tient pas, fût-ce un instant. A peine posé ce point de capiton qui devrait tenir à la «seule vertu du signifiant» encore une fois, voilà qu'il devient «le point où viennent se nouer le signifié et le signifiant». Plus douteux encore, le voilà qui se met à valoir (peut-être parce que «capiton» est trop proche de «capital»), comme l'essentiel de l'essentiel, par exemple : l'Œdipe chez Freud, et sa notion de père «très voisine, dit Lacan, de la crainte de Dieu» (chez Racine).

Se peut-il que la chose soit aussi éminemment contradictoire ? Le point de capiton est-il vraiment cet impossible coinçage local entre un signifiant et un signifié ? Ne serions-nous pas ici un peu trop prisonniers de la ré-écriture très «léchée», très «bon français» dont Lacan a héritée plus souvent qu'à son tour dans les éditions de son séminaire au Seuil ? Allons donc faire un petit tour par la sténotypie de cette séance pour en avoir le cœur net.

La comparaison d'un paragraphe crucial va nous donner la réponse. Version Seuil : «Si nous analysions cette scène comme une partition musicale, nous verrions que c'est là la point où viennent se nouer le signifié et le signifiant, entre la masse toujours flottante des significations qui circulent réellement entre les deux personnages, et le texte. C'est à ce texte admirable, et non à la signification, qu'*Athalie* doit de n'être pas une pièce de Boulevard. Le point de capiton est le mot *crainte*, avec toutes ses connotations trans-significatives...» Version sténotypie : «[...] si nous analysions cette scène comme on pourrait l'analyser, comme une partition musicale, c'est le point où vient se nouer ce qui est de l'ordre de cette masse amorphe et toujours flottante des significations, et ce quelque chose qui le relie à ce texte purement admirable qui fait qu'au lieu que ce soit une pièce de Boulevard, c'est très précisément une tragédie racinienne. Et le mot *crainte* est ce signifiant, avec toutes ses connotations trans-significatives [...]»

On voit tout de suite le rajout, n'est-ce pas ? Pour plus de «clarté», le transcripteur a simplement supplémenté la parole de Lacan, en train de détailler ce que nouerait le fameux «point de capiton», des mots «le signifié et le signifiant». Du coup, le point de capiton prend une valeur, qui certes n'est pas absolument étrangère à ce que Lacan raconte ce jour-là, mais qui n'est pas non plus ce qu'il dit. Reprenons le texte de la sténo à cet endroit : ce que «noue» le point, c'est «la masse flottante des significations», et, non pas «le texte», mais «quelque chose qui le (?) relie à ce texte». Quel est ce «quelque chose» ? La phrase suivante le dit : c'est un signifiant, et le mot «crainte» est ce signifiant, etc.

D'où il ressort que le travail du point de capiton, dans ce passage du moins, n'est pas tant de souder **un** signifiant et **un** signifié, que de ramasser un nombre x de signifiants (aussi nombreux que la multitude des maux qui peuvent pleuvoir sur la gent humaine) sous la férule d'un seul signifiant (la crainte de Dieu). Et la suite de la phrase le dit très bien, si on veut bien

s'attarder à la lire : «Et le mot crainte est ce signifiant, avec toutes ses connotations trans-significatives, [il] est le quelque chose autour de quoi tout s'irradie, tout s'organise, à la façon si vous voulez de toutes ces petites lignes de force qui sont formées à la surface d'une trame par le point de capiton.»

Précision cruciale, qui nous indique que Lacan ne se met pas dans la posture de celui qui rattacherait de main de maître les signifiants à leurs signifiés, mais bien plutôt dans celle de celui qui n'a jamais accès qu'aux signifiants, autrement dit à un seul côté du matelas. En ce sens, le point de capiton est bien que qui ramène une pluralité (de signifiants) à la singularité d'un (signifiant), sans qu'on sache plus si ce un signifiant tripote ou pas un signifié singulier qui serait enfin le sien.

Zizek a donc raison de l'employer si par là il désigne le fait de ramener une multitude de signifiants sous l'égide d'un seul. Par contre, celles et ceux qui emploient cette même expression pour en faire un «point d'attache du signifiant et du signifié» exploitent un Lacan hautement problématique. Je veux dire par là qu'il est présent lors de cette séance du 6 juin, lorsque par exemple il s'avance à dire : «[...] je n'en connais pas le nombre, mais ce n'est pas impossible qu'on arrive à le déterminer, ce nombre de x , de points d'attache fondamentaux entre le signifiant et le signifié, minimum de structuration essentielle entre le signifiant et le signifié qui est nécessaire à ce qu'un être humain soit dit normal [...]» (version sténotypie). Mais c'est précisément ce sens-là qui a fait que cette notion a tourné court, et qu'on la rencontre si peu dans les années et les années de séminaire qui ont suivi : car s'ils existaient de tels «points d'attaches fondamentaux», la pratique analytique aurait des buts fort clairs : les chercher et les trouver. On ne peut pas dire que Lacan ait beaucoup appuyé sur la chanterelle dans cette voie.

Voilà donc une partie de l'histoire du point de capiton, qui hérite bien entendu de toute la difficulté qu'il y a, pour Lacan comme pour ses transcritteurs ou ses lecteurs, à parler du signifiant *tout seul*, si je puis dire. Comme la signification ne manque jamais vraiment dès que quoi que ce soit est proféré, il va de soi qu'un signifiant se «noue», bien ou mal, peu ou prou, avec un signifié. Mais là n'est pas l'ambition du point de capiton. Ce n'est pas son signifié qui en fait la valeur. Il organise autrement le réseau signifiant autour de lui, mais ça ne le fait pas accrocher pour autant un signifié qui vaudrait plus que d'autres. Il suffit de le penser ainsi pour aboutir d'emblée à autre chose, qui mérite de s'appeler le «maître-mot», que Lacan a si sévèrement critiqué par ailleurs. Le maître-mot se donne comme porteur d'une signification qui surpasse de beaucoup les autres avoisinantes, et pour cette raison il ne souffre pas d'être déplié dans d'autres significations, avec d'autres mots qui seraient comme ses alter ego. Il doit être compris dès qu'il est entendu, c'est ce qui lui donne tout son pouvoir politique puisqu'il opère d'emblée la sélection entre ceux qui le comprennent (et font partie de la paroisse), et ceux qui auraient besoin d'explications, et par là-même s'excluent des festivités discursives à venir. *Le point de capiton n'est pas un maître-mot*. A cette condition, on peut peut-être s'en servir. Avec précaution.

apices du moyen-âge

DATES	SOURCES	1	2	3	4	5	6	7	8	9	0
976	ESPAGNE. Bibl. San Lorenzo del Escorial. Codex Vigilanus. Ms. lat. d. 1.2, p. 9v.	I	7	3	4	5	6	7	8	9	
992	ESPAGNE. Bibl. San Lorenzo del Escorial. Codex Aemilianensis. Ms. lat. d. 1.1, p. 9v.	I	7	3	4	5	6	7	8	9	
Avant 1030	LIMOGES. BN, Paris. Ms. lat. 7231, p. 85v.	I	7	3	4	5	6	7	8	9	
1077	Bibl. Vaticane. Ms. lat. 3101, p. 53v.	I	7	3	4	5	6	7	8	9	
XI ^e s.	Bernelinus Abacus. Bibl. de l'École de Médecine de Montpellier. Ms. 491, p. 79.	I	7	3	4	5	6	7	8	9	
1049 ?	Erlangen. Ms. lat. 288, p. 4.	I	7	3	4	5	6	7	8	9	
XI ^e s.	Bibl. de l'École de Médecine de Montpellier. Ms. 491, p. 79.	I	7	3	4	5	6	7	8	9	0
XI ^e s.	Gerbertus. <i>Rationes numerorum Abaci</i> . FLEURY. BN, Paris. Ms. lat. 8663, p. 49v.	I	7	3	4	5	6	7	8	9	
XI ^e s. ? XII ^e s. ?	Boecius (sic ?). <i>Géométrie</i> . LORRAINE. BN, Paris. Ms. lat. 7377, p. 25v.	I	7	3	4	5	6	7	8	9	
XI ^e s.	Boecius (sic ?). <i>Géométrie</i> . British Museum. Ms. Harl. 3595, p. 62.	I	7	3	4	5	6	7	8	9	
XI ^e s.	REGENSBURG (Allemagne). Bayerische Staatsbibl. Munich. Clm 12567, p. 8.	I	7	3	4	5	6	7	8	9	
XI ^e s.	Boecius (sic ?). <i>Géométrie</i> . Chartres, Ms. 498, p. 160.	I	7	3	4	5	6	7	8	9	0
Début XII ^e s.	Bernelinus Abacus. British Museum. Add. Ms. 17808, p. 57.	I	7	3	4	5	6	7	8	9	
Fin XII ^e s.	Bernelinus Abacus. BN, Paris. Ms. lat. 7193, p. 2.	I	7	3	4	5	6	7	8	9	
Fin XII ^e s.	CHARTRES ? Table de calcul. Anonyme. BN, Paris. Ms. lat. 9377, p. 113.	I	7	3	4	5	6	7	8	9	
Fin XII ^e s.	Bernelinus Abacus. BN, Paris. Ms. lat. 7193, p. 2.	I	7	3	4	5	6	7	8	9	
XII ^e s.	Bibl. Alessandrina (Rome). Ms. n° 171, p. 1.	I	7	3	4	5	6	7	8	9	0
XII ^e s.	Gerlandus. <i>De Abaco</i> . SAINT-VICTOR DE PARIS. BN, Paris. Ms. lat. 15119, p. 1.	I	7	3	4	5	6	7	8	9	
XII ^e s.	Boecius (sic ?). <i>Géométrie</i> . BN, Paris. Ms. lat. 7185, p. 70.		7	3	4	5	6	7	8	9	
XII ^e s.	CHARTRES ? Bernelinus Abacus. Oxford. Ms. Auct. F.1.9, p. 67v.	I	7	3	4	5	6	7	8	9	
XII ^e s.	Gerlandus. <i>De Abaco</i> . Brit. Museum. Add. Ms. 22414, p. 5.	I	7	3	4	5	6	7	8	9	
XII ^e s.	Gerlandus. <i>De Abaco</i> . BN, Paris. Ms. lat. 95, p. 150.	I	7	3	4	5	6	7	8	9	
Début XIII ^e s.	CHARTRES. Anonyme. BN, Paris. Ms. lat., Fds Saint-Victor, 533, p. 22v.	I	7	3	4	5	6	7	8	9	